



/// BARBARA NAVI *Les égarés* ///

Barbara Navi a récemment présenté l'exposition *Les égarés* à la galerie de la voûte. Le mythe de Babel a été l'occasion d'un approfondissement des problématiques principales qui traversent et nourrissent ses tableaux : l'errance, l'exil, la folie, la démesure, la nostalgie pour n'en citer que quelques-unes. Barbara Navi se demande si la destruction de Babel (et le cloisonnement linguistique des hommes) a vraiment le sens d'un châtement divin ? N'est-elle pas la promesse d'une ouverture à l'infinie richesse du monde en-deçà des langues ? Babel n'est-il pas une apologie indirecte de la peinture ? Par son attention aigüe aux données visuelles du réel, Barbara Navi a répondu à ces questions. Elle nous montre la peinture comme un *logos sauvage*¹ qui, sans être étranger aux langues existantes, ne se laisse réduire à aucune d'elles. C'est elle le lien vivant parmi les hommes. C'est elle qui nous permet de véritables retrouvailles.

Cette célébration de la peinture n'escamote pas la violence du réel. Barbara Navi explore notre sentiment de dérélition face à un monde devenu déroutant, transitoire, incertain.

Dans ses tableaux qui jouent du décentrement et du recentrement du motif, nous retrouvons des paysages multiples qui font cohabiter des territoires inconciliables. La géographie cacophonique a toujours été un ingrédient de l'imaginaire poétique². Elle implique le rêve et la puissance imaginaire de l'évasion. Mais elle traduit également le désarroi des hommes livrés à l'errance et à la dispersion « sur la surface de toute la terre »³.

L'artiste met en scène une nature à la dérive qui porte les stigmates de l'accidentalité. A travers les linéaments des événements indiscernables qui y ont laissé leurs empreintes, nous découvrons des sites en déshérence, rescapés du désastre ou en attente d'une rédemption.

L'égarément est décliné à travers ses multiples acceptions : géographique, temporelle, morale et mentale.

Dans les scènes d'intérieur, nous sommes introduits dans l'intimité déroutante des personnages en proie à la solitude de leur folie, ou bien confinés dans la construction de décors improbables. *Le portait de Pauline Ono en déshabillé* de Millet est réinterprété dans ce sens. Le récit de la Bible est repris dans une atmosphère vénitienne où une citation explicite de Bruegel confond nos repères spatio-temporels : deux sœurs jumelles tentent de reconstituer Babel à partir des décombres.

¹ M. Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*.

² *Forêts, soleils, rives, savanes*, titre d'un tableau en hommage au poème d'A. Rimbaud *les poètes de sept ans*.

³ La Bible. *Genèse*, 11.1-9